

HISTOIRE DE FAMILLE

Synthèse du débat

Agnès GIL

Un débat extrêmement dynamique a suivi la communication pour le moins stimulante de Soraya Laouadi. De nombreuses mains se lèvent, chacun a quelque chose à exprimer, à affirmer. Il est question de haine, de colère, d'orgueil... mais aussi de pardon.

En premier lieu, la parole est donnée à Florence Maréchal qui remercie Soraya Laouadi d'avoir précisé que la bonne faisait bien partie de la famille ! Humour certes, mais précise-t-elle gravement, souvent, la petite fille est la "petite bonne" de maman et à ce titre, elle peut ne pas se sentir dans la famille. Dans une telle situation, le féminin est très abîmé.

Prendre le temps de se pardonner à soi-même

Une phrase, énoncée par Soraya Laouadi, est mise en perspective : "dans la famille, on ne connaît pas le pardon". Or, dans certaines familles, des choses immondes sont dites puis oubliées. Et l'on pardonne, alors que si des amis ou des personnes extérieures à la famille disaient le centième de ce qui est dit en son sein, on ne les verrait plus. Ne peut-on voir là un paradoxe ? Soraya Laouadi précise que l'important n'est pas de pardonner à l'autre, comme dans la Bible, mais de se pardonner à soi-même. Tout comme travailler sur sa haine consiste à travailler sur les parties de soi que l'on détruit en détruisant l'autre. Se pardonner d'abord à soi aboutit déjà à humaniser l'autre. Pardonner serait-il ne pas se sentir coupable du fait de haïr l'autre ? Pas seulement : c'est aussi se pardonner d'avoir éprouvé des sentiments négatifs à l'égard de l'autre (comme de l'envie par exemple). Sinon, le risque est de rester dans la culpabilité et de demeurer toujours une victime.

La question suivante concerne le moment où l'on peut se pardonner, où l'on est prêt à le faire. Quand des liens sont rompus, trouver le moyen de les renouer, de les recréer dans leur authenticité, sans crainte ni haine, peut s'avérer très complexe. Soraya Laouadi pointe que le pardon n'intervient pas à un moment donné. Il s'agit d'un travail continu, qui ne vient pas du jour au lendemain. Créer des liens renvoie au paradoxe évoqué précédemment : on ressent en même temps le désir et la crainte de les créer. Dans la mesure où chacun a éprouvé peu ou prou le sentiment d'avoir été abusé, la peur du lien reste présente. Hervé Etienne ajoute que le temps des élaborations est indispensable pour que les choses puissent être vécues dans le présent, notamment dans "nos" conflits familiaux. C'est un temps nécessaire pour que le passé cesse d'envahir le présent. Il ne se mesure qu'à l'aune de l'élaboration personnelle, il n'existe pas de recette.

De la haine destructrice à la colère séparatrice

Pour Denise Sarembaud, le pardon, c'est aussi refuser le ping-pong du "à méchanceté, méchanceté et demie". Lâcher, ne plus répondre, permet de prendre une distance pour arriver à ne plus être dans cette haine, qui peut continuer sans fin. Le pardon commence par-là, par ne pas répondre, pour ne plus alimenter un jeu destructeur. Une participante est en désaccord, elle réagit vivement à ces propos. Même si elle comprend ce qui est dit en toile de fond, sur l'agressivité en soi et qui se joue ensuite au sein de la famille, ne rien dire lui semble inacceptable. Pour elle, l'enjeu est de se dire, face à l'autre, oser la confrontation, oser faire face à l'agressivité, à la haine de l'autre et en même temps assumer la sienne et pouvoir aussi la dire pour parvenir à un moment donné à une transformation. L'expérience de Denise Sarembaud l'amène à penser que donner une existence à la mère avant qu'on soit né la rend charnelle. Elle n'est plus sur le piédestal de la mère monstrueuse ou de la mère très bonne. Elle a une histoire, elle n'est pas née avec nous. Le reconnaître nous permet de mettre de la distance et d'entendre sa douleur, donc de ne pas rentrer dans la violence et la destruction.

Annie Fortems propose une synthèse : c'est seulement lorsque la blessure est suffisamment réparée qu'on peut effectivement, dans le rapport à la mère, imaginer la blessure maternelle. Mais tant que la blessure demeure à vif, pouvoir répondre simplement pour dire sa propre existence marque un mouvement déjà positif, même si quelque peu maladroit. Ces deux positions ne sont pas antinomiques, simplement elles ne sont pas temporellement concomitantes. Une participante est d'accord sur ce point : il lui semble que pouvoir exprimer sa colère, voire sa haine, est un moment très narcissique lorsque l'on s'y abandonne pleinement, un moment pendant lequel émerge cette partie monstrueuse de soi-même. Alors, si le lien est coupé, la situation devient vraiment risquée, jusqu'à une possibilité d'anéantissement. Elle affectionne l'idée que la colère ou la haine s'usent, que la répétition régulière du vécu de ces sentiments finit par user leur force, permettant ainsi une ouverture vers une autre dynamique. Le projet de vengeance n'est alors plus nécessaire. Elle s'appuie sur un exemple très concret, à savoir une dispute phénoménale avec un collègue, qui a fait dire à l'équipe : "On va le virer". Mais elle ne pensait même pas que cette éviction fût nécessaire ; il valait mieux travailler sur les interactions, en examinant les motivations des actes de chacun. Ainsi, quand vient le moment où le sentiment de haine est usé, on peut faire place à d'autres perspectives, à une autre solution, ou à une autre piste pour faire avancer un supplément de vie, comme le disait Denise Sarembaud. Une participante réagit à ce terme : "user". Elle a du mal à imaginer la haine s'user, à proprement parler. Selon elle, à un moment donné, on réalise de plus en plus que l'on se fait extrêmement mal. Et ce n'est plus l'autre ou les autres qui nous font du mal, mais nous-mêmes, qui plus est en nous interdisant de prendre ce que la vie nous propose (et qui n'est pas forcément négatif). Elle pense que se produit un mouvement de balancier : plus je visite mon passé, plus je suis capable de le remettre dans le passé et de regarder le présent. Et si je regarde le présent, ce n'est pas le présent qui m'abîme, mais moi-même.

Cette mise au point rassure une autre participante qui pensait qu'à force d'avoir revisité la vie de sa mère et de son père, elle avait fait d'eux des enfants idéalement malheureux bien plus malheureux qu'elle. Son chemin, au contraire, a été de voir qu'il fallait qu'elle les haïsse. Maintenant, elle sent qu'à partir de sa haine, elle peut repartir "de zéro" ; mais un chemin préalable était nécessaire. Pour Soraya Laouadi, cet exemple vient illustrer en quoi consiste se servir de l'énergie de sa haine. Dans un cheminement d'une autre personne, on a aussi trop vite attiré son attention sur la souffrance de sa mère, avant même qu'elle ne contacte la sienne. Ce n'est qu'à partir du moment où elle a pu sentir sa propre colère qu'elle s'est dit : "mais tout compte fait, cette colère est totalement justifiée et légitime et heureusement que je l'ai eue, sinon je serais morte. A partir du moment où j'ai pu me dire ça, je ne me suis plus sentie coupable, et j'ai pu progressivement rentrer dans l'histoire de ma mère ou alors il y a eu un équilibre qui s'est fait entre nous deux". Soraya Laouadi développe dans le même sens, à savoir qu'à ce moment-là s'opèrent une séparation, une différenciation : accepter que l'autre ne change pas, accepter de rencontrer l'autre, mais autrement.

Le père tranquille mais malheureux

Ce n'est qu'à l'issue d'un long travail sur l'idéalisation de la mère qu'un participant s'est rendu compte qu'il avait aussi un père. Dans le film, le père est absent et l'on ne sait pourquoi. Pour un autre participant, "le père tranquille mais malheureux" évoque la famille de son père, où tout a l'air "hyper tranquille" mais où la rivalité non dite couve en silence. Tranquille et malheureux, certes, mais aussi, souffrant. Dans son intervention, Soraya Laouadi a exposé la stratégie de l'absence de lien, mise en place pour pouvoir se dire : "comme ça, je serai tranquille". Mais, à l'arrière-plan, la personne demeure malheureuse. Le personnage d'Henri, interprété par Jean-Pierre Bacri, représente, dans la première partie du film, assez bien cet aspect. C'est comme s'il portait le père en lui, comme s'il était une partie du père, la partie souffrante du père malheureux. Ce n'est que quand il touche à sa colère qu'une mobilisation s'opère. Enfin, c'est surtout l'altercation avec Denis qui déclenche un mouvement pour toute la famille et aussi pour le "père tranquille". Hervé Etienne poursuit en précisant que Philippe représente le père idéalisé, le père tel qu'il aurait dû être, le père que la mère de famille aurait

aimé avoir. Au moment où Denis le bouscule, la famille est aussi en train de se séparer de cet idéal, qui l'écrasait.

Lâcher l'orgueil

Une participante revient sur la phrase de Soraya Laouadi traitant de l'orgueil qui nous empoisonne. C'est une phrase qui la touche beaucoup et cet orgueil toxique est un mécanisme qu'elle a envie de lâcher. Elle se demande simplement s'il s'agit d'une décision ou le résultat d'une maturation plus ou moins consciente : "quand il arrive un coup dur dans la vie, que ta sœur ou ton frère vient et te serre dans ses bras, tu peux avoir un mouvement de recul, qui est lié à l'orgueil. A ce moment-là, tu pourrais penser : pourquoi ne pas profiter de cet instant de plaisir ? Alors, oui, il y a quelque chose à lâcher et après tu prends un plaisir immense ; tu sens alors tout l'amour qu'on te porte et que tu portes. Ces moments peuvent être à la fois douloureux et remplis de joie. C'est assez contradictoire mais les deux mouvements existent". Un participant suggère que la pudeur entre peut-être en jeu. Pour Soraya Laouadi, pudeur et orgueil s'articulent, formant comme une interdiction à se contacter. Florence Maréchal ajoute que l'orgueil constitue une coupure du lien et qu'il se manifeste quand on se rend compte qu'on coupe le lien. Même un lien potentiellement très bon, nous le coupons. Nous avons chacun des histoires ou des blessures qui peuvent être semblables, mais nous sommes tous différents. Une personne aura d'abord besoin de faire tel chemin, puis un autre, etc. On ne peut pas se dire que le chemin que nous avons à faire est le chemin obligé, ou que le chemin que l'autre fait n'est pas le bon. Ce mode de pensée est typique de l'orgueil. Toutes les recherches de recettes sont aussi liées à l'orgueil. Au bout du compte, le chemin que je fais est celui que je dois faire.